

LES VOISINS

QU'IL EST DIFFICILE D'ÉLEVER DES ENFANTS ! J'en ai trois et je sais de quoi je parle. Je m'appelle Rosemary Waddington, épouse Berringsford, et je suis PDG d'une société de travaux publics, Waddington Properties International incorporate. L'activité principale de ma société, c'est ce qui est locaux à usage professionnel et travaux publics en tous genres, ponts, routes, réseaux... Mais là n'est pas la question. Je suis aussi mère de famille et c'est de ma fille Sarah Jane dont il est question aujourd'hui. Autant ses deux frères aînés sont des garçons tout à fait convenable, étudiant en sciences de la communication à Princeton pour Charles IV (le III, c'est mon époux), acteur débutant pour Nathan, mon second, autant ma fille a un caractère pas vraiment commode.

À seize ans, elle est à la Franklin Delano Roosevelt High School de Hartford, Connecticut, là où nous habitons, et elle est une élève brillante. Elle travaille dur pour devenir avocate et elle a insisté pour faire ses études à Harvard. Certes, mon époux est aussi PDG d'une société spécialisée dans l'agro-alimentaire, et ce ne sont pas les moyens qui nous manquent, mais faire une profession aussi stricte qu'avocate, j'ai un peu de mal à voir ma fille, qui est excentrique par certains aspects (elle tient ça de sa mère anglaise, moi en l'occurrence), faire carrière dans le domaine du droit. Ce n'est pas qu'elle n'ait pas les compétences professionnelles, loin de là, je n'ai aucun doute sur ses capacités, mais c'est plutôt que cette profession ne se prête guère à la fantaisie. Du moins c'est l'image que j'en ai par les professionnels du droit avec lesquels je travaille.

Les idées particulières de ma fille me surprendront toujours. La dernière en date ayant été de prendre ma secrétaire de direction, Mindy Fergusson, comme petite amie. Certes, c'est assez surprenant de tomber à l'improviste sur votre employée et votre fille ensemble dans le même lit mais, connaissant ma fille, c'était du domaine du possible. Au passage, j'avais déjà remarqué que miss Fergusson était une femme de goût, c'était plutôt flatteur de voir qu'elle avait choisi ma fille pour sa vie sentimentale...

En ce samedi après-midi printanier, Sarah était à la maison pour réviser. Elle m'avait demandé l'autorisation de garder les animaux domestiques de nos voisins, qui préparaient leur déménagement et ne pouvaient pas les garder avec eux pendant l'après-midi où ils faisaient leurs cartons. Nous habitons un pavillon de la banlieue de Hartford, un dix pièces joli et sans fioritures, sur deux niveaux, inutile d'avoir un palais. Autour de nous, le voisinage est composé de gens divers, cadres

dans les principales entreprises de la région, employés de la ville de Hartford ou petits commerçants. Des gens fort sympathiques, avec lesquels toute la famille a d'excellentes relations.

Le pavillon situé de l'autre côté de la rue était loué depuis l'automne précédent à un couple de scientifiques, monsieur et madame Johnson. Des gens fort discrets, qui travaillent dans un laboratoire privé, et qui sont souvent en déplacement. Ce sont les animaux domestiques de ce couple que ma fille devait garder. Ce samedi-là, j'avais une urgence pour le travail à régler. Une semaine plus tôt, une centrale nucléaire en URSS avait explosé dans la ville de Tchernobyl, au nord de Kiev, répandant des particules radioactives dans l'atmosphère. Comme j'ai beaucoup de chantiers à ciel ouvert, j'ai tout arrêté, en accord avec les syndicats, afin d'éviter que les ouvriers qui y travaillent ne soient contaminés.

J'attendais le feu vert de l'EPA pour renvoyer les ouvriers au travail dans des conditions sanitaires satisfaisantes. Naturellement, mes clients étaient furieux des retards pris par les chantiers, et les syndicats s'inquiétaient du fait que la semaine perdue risquait de ne pas être payée au titre des aléas climatiques ou des cas de force majeure. Pour le second point, j'avais réglé la partie légale avec mes avocats afin que les ouvriers soient indemnisés suivant les clauses contractuelles en vigueur, et je devais en parler avec leurs représentants syndicaux lundi. Pour le premier, j'étais suspendue aux décisions de l'EPA, dont un représentant devait m'appeler chez moi ce samedi-là. À cette époque, les téléphones mobiles coûtant \$100 et tenant dans la main étaient des prototypes de laboratoire, AT & T n'a commercialisé ses offres GSM que sept ans plus tard, pour vous parler du service dont je suis cliente.

Après une longue réunion matinale avec mes services comptables, pour chiffrer le surcoût salarial dû à l'arrêt de tous les chantiers en extérieur, plus les précautions supplémentaires prises pour sauvegarder la santé des ouvriers (des pastilles d'iode aux douches de décontamination sur les chantiers, en passant par la mesure en temps réel des radiations), je suis rentrée chez moi à deux heures de l'après-midi. Je comptais prendre un thé et une bonne douche après l'appel du responsable de l'EPA, qui devait me contacter avec des nouvelles fraîches entre deux et trois heures. J'étais encore la tête dans mes problèmes professionnels et je me suis tout juste souvenue de l'engagement de ma fille en rentrant chez moi :

« Sarah chérie, c'est moi. Tu es dans ta chambre ?

— *Oui maman. Tu feras attention aux animaux des Johnsons, il mettent leur nez partout et ils ont déjà visité toute la maison.*

— Ah bon... Ils n'ont pas fait de saletés, au moins ?

— *Non, pas du tout maman. Ils sont très propres et très sages, mais ils aiment explorer tous les endroits où ils passent.*

— Bien, du moment qu'ils sont propres. Chérie, je vais faire du thé, si tu en veux, tu trouveras la théière dans la cuisine. »

À ce moment-là, le téléphone a sonné. C'était monsieur Cafferty, mon interlocuteur de l'EPA, qui venait m'annoncer la bonne nouvelle. Je me suis installée dans le canapé du salon, déjà occupé par une des bestioles dont Sarah avait la garde, à laquelle je n'avais pas prêté attention quand j'ai décroché :

« Rosemary Berringsford à l'appareil, bonjour...

— *Bonjour Lady Berringsford, Randall Cafferty de l'Environmental Protection Agency à l'appareil. Je vous appelle pour les retombées de la centrale de Tchernobyl.*

— Merci pour votre appel monsieur Cafferty. Vous avez du nouveau ? Ma sœur, en Grande-Bretagne, m'a confirmé qu'elle devait arrêter tous ses chantiers à l'extérieur une semaine de plus.

— *Ce ne sera pas le cas pour l'Amérique du nord. Si vous avez des chantiers au sud d'une ligne Washington-San Francisco, vous pouvez les rouvrir sans réserve, aucune contamination significative de signalée. Au-dessus, pour l'ouest du Mississippi, la NOAA m'a indiqué que, sous réserve de contrôle de la radioactivité des sites, vous pouvez y aller sauf contamination évidente constatée. Pour le quadrant nord-est du pays, et plus particulièrement la Nouvelle Angleterre, pas d'ouverture avant lundi, et contrôle renforcé de la contamination sur les sites ayant reçu des pluies depuis une semaine. Mais vous pourrez reprendre le travail quand même.*

— Merci monsieur Cafferty, je vais pouvoir annoncer la bonne nouvelle lors de ma réunion avec l'AFL-CIO lundi matin. N'hésitez pas à me rappeler à mon domicile avant lundi si vous aviez un contre-ordre, j'ai cru comprendre que la NOAA réservait son jugement en fonction de ses prévisions météorologiques.

— *C'est exact. Mais pour l'instant, il n'y a pas de surprise à avoir de ce côté-là d'ici lundi, Edwin Blowes, leur spécialiste délégué sur ce dossier, me l'a confirmé en personne. Excusez-moi de devoir abréger la conversation, mais ma secrétaire me fait signe que la FAA m'appelle sur une autre ligne. À bientôt Lady Berringsford.*

— Merci de votre appel monsieur Cafferty, et bonne journée !

— Grunt ! »

C'est en raccrochant que je me suis aperçue que les animaux que ma fille gardaient étaient quelque peu hors du commun. Assis sur le canapé, à côté de moi, une sorte de gros ours brun, quadrupède bizarre au nez, à la tête et au corps sphérique, me regardait affectueusement. Il avait une truffe de huit pouces de diamètre, était de la taille d'un gros chien, genre Saint Bernard, et avait des oreilles en forme d'étroits rubans, dressés sur la tête, d'environ cinq-six pouces de long, avec une extrémité pliée à l'horizontale à angle droit, ainsi qu'une boule de poils de sept-huit pouces de diamètre sur le dessus du corps en guise de queue. En tournant la tête, j'ai vu une dizaine de ces animaux dans mon salon, certains noirs, d'autres bruns, avec des individus plus petits qui devaient être leurs enfants. Ils s'étaient installés un peu partout, en faisant attention à ne rien déranger, tout en explorant soigneusement tous les recoins de la pièce. Ma fille est descendue de sa chambre et, avant qu'elle ne dise quoi que ce soit, je lui ai demandé :

« Ma chérie, mais qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ce sont les grunts, les animaux de compagnie de monsieur et madame Johnson. Je t'en avais parlé, et tu m'avais autorisée à les garder pour me faire de l'argent de poche !

— Hem... Oui, ma chérie, mais je ne pensais pas que... Enfin, je m'attendais à quelque chose de plus... courant. Ce sont des... grunts, tu m'as dit ?

— Oui, une sorte d'ours provenant du Kamtchatka. Ils ne sont pas méchants, et il n'y en a que 34 en comptant les petits. Ils sont très sages, ils n'ont rien sali, ni rien cassé.

— Grunt ?

— Oui ma chérie, la dame, c'est ma maman... Maman, je te présente Sarah, c'est la plus jeune du groupe, elle a un an et demie. »

Ma fille avait dans ses bras une de ces bestioles, fort charmantes il faut dire. C'était une mignonne petite boule de poils noirs, dans les sept-huit pouces de diamètre, avec un nez aussi gros qu'elle. Sarah l'a rendue à sa mère, qui était contente de la retrouver. Quelque peu désorientée, j'ai demandé à ma fille quand-est-ce que les voisins allaient passer récupérer leurs grunts :

« Je pense que monsieur et madame Johnson ne vont pas te demander de les garder en pension pendant tout le week-end, tu ne m'as parlé que de samedi après-midi.

— Ne t'en fais pas maman, ils seront là à six heures. Ils ont vidé la maison de leurs affaires ce matin pour l'état des lieux, et monsieur Clarke les a autorisés à utiliser le garage en attendant qu'on vienne les chercher. Ils doivent mettre les clefs dans notre boîte aux lettres cette nuit.

— Ah bon, si monsieur Clarke leur a dit de faire comme ça. Quand même, 34 de ces bestioles d'un coup, ça fait un peu beaucoup.

— Ils ne sont pas tous là maman, tu en as aussi dehors. Ils finissent de tondre la pelouse, ça fera toujours ça de moins comme travail pour papa dimanche.

— Ah, ils tondent la pelouse en plus...

— Oui, ils la broutent, mais il font ça bien, tu ne vois pas la différence avec une tondeuse à gazon. Maman, j'y retourne, j'ai mon devoir d'histoire à finir pour lundi...

— Bon... Je... je vais me faire un thé... »

Entre ceux qui broutaient la pelouse et ceux qui mettaient leur nez partout, j'avais de quoi m'étonner avec ces 34 grunts... Comme prévu, monsieur et madame Johnson sont venus récupérer leurs animaux à six heures du soir, peu avant le retour de mon époux, qui était à un salon professionnel pour assurer la promotion de sa nouvelle gamme de plats cuisinés végétariens en conserve. Les Johnsons ont été ravis de voir que nous nous étions bien occupés de leurs grunts. En présence de ma fille, qui avait gagné \$100 pour la peine, ils ont accepté de prendre une tasse de thé en notre compagnie, et ils nous ont expliqué ce qu'ils faisaient dans la vie :

« Nous sommes biologistes et nous étudions les formes de vie de cette planète... hem, je veux dire, de ce pays... m'expliqua madame Johnson. Comme nous avons des missions un peu partout sur votre monde, nous ne restons jamais longtemps au même endroit.

— C'est dommage que vous partiez ce soir... repris-je. Vous êtes là depuis septembre dernier et nous ne nous sommes pas souvent vus.

— Nous sommes souvent en déplacement, c'est pour cela que vous ne nous avez pas remarqués... expliqua monsieur Johnson. Nous faisons suivre les grunts avec nous, ils nous sont utiles pour détecter des échantillons de certaines plantes que nous étudions. Ils ont une sensibilité olfactive 500 fois supérieure à celle d'un de vos chiens.

— Ah, vous m'étonnez... fis-je, surprise. Et votre employeur vous a fourni ces animaux pour les besoins de votre travail, c'est... peu commun.

— Oui, cela fait partie de nos attributions, un groupe de grunts pour nos études. Notre employeur, Biological Studies, dote chaque groupe d'étude de grunts. Ils sont très efficaces.

— C'est formidable de travailler avec des animaux aussi gentils... poursuivit Sarah. Vous en avez de la chance, c'est dommage que vous devez partir.

— Notre mission est terminée, nous rentrons sur notre planète... dans notre ville... expliqua madame Johnson. Une de nos navettes vient nous chercher ici ce soir, nous avons tout préparé pour notre voyage de retour. En tout cas, madame Berringsford, merci à votre fille pour nous avoir gardé nos grunts, ça nous a bien aidés. »

Des gens fort aimables, monsieur et madame Johnson, dommage que nous n'ayons pas eu l'occasion de faire plus ample connaissance avec ces locataires de monsieur Clarke. Nous avons passé la soirée en famille, mon époux, ma fille et moi, avant d'aller au lit. Il était onze heures du soir quand j'ai fermé les rideaux de la chambre que je partage avec mon époux. J'ai vu dehors que les Johnsons et leurs bestioles attendaient patiemment devant la maison qu'ils avaient loué à monsieur Clarke. Ils avaient ouvert le garage et nous pouvions voir qu'il était rempli de caisses métalliques, vraisemblablement leur matériel professionnel. Je me suis couchée alors que mon époux s'était installé pour une dernière lecture avant la nuit :

« Charles, sois gentil et ne reste pas sur ton livre trop tard, j'ai eu une dure journée...

— Je vais faire vite Rosemary. C'est un livre de recettes et j'ai quelques idées à prendre dedans pour les futurs produits de Berringsford Foods Incorporate.

— Tu les noteras pour que l'on puisse les faire en famille le cas échéant.

— Je n'y manquerais pas... C'est toi qui aimes bien tout ce qui est betterave ?

— Oui, et Sarah aussi. Tu as quelque chose ?

— Chlodnik, une recette polonaise. C'est une soupe froide avec de la purée de betteraves, ça devrait te plaire.

— Note-là et rappelles-moi de la lire. Je ne savais pas qu'en Pologne... Mais qu'est-ce que c'est que ça ? »

Une vive lumière blanche éclairait toute la pièce en filtrant à travers les rideaux de la chambre, pourtant épais. Il y avait aussi dans l'air une forte odeur d'ozone, et un bruit de gros transformateur industriel en charge troublait le calme de cette soirée. Mon époux m'a alors fait remarquer :

« Ça vient de chez les voisins... Ils ne devaient pas déménager ce soir ?

— Si, mais je ne vois pas ce qui peut faire tant de lumière...

— Ça à l'air de se calmer chérie... »

Le bourdonnement était devenu plus aigu et la lumière sembla partir vers le haut à ce moment-là. Puis elle disparu en moins d'une minute, ainsi que le bruit. Tout était revenu à la normale. Comme mon époux en avait fini avec son livres de recettes, il a éteint sa lampe de chevet et nous avons pu nous endormir. Le lendemain matin, nous avons retrouvés les clefs de la maison louée par les Johnsons dans notre boîte aux lettres avec un mot gentil de leur part. Fait charmant, ils avaient laissé deux caisses de bière devant notre porte en nous disant que, du fait qu'ils devaient voyager léger, ils ne pouvaient pas les prendre avec eux, leurs grunts n'ayant pas pu tout boire avant de partir... Mon mari a été ravi de les finir, surtout que c'était de la Coors, sa marque préférée.

La semaine suivante, les choses étaient redevenues normales, et les Johnsons avec leurs animaux bizarres n'étaient plus là. Monsieur Clarke avait remis sa maison en location et, comme je le fais habituellement en pareil cas, je fais visiter les lieux aux locataires potentiels. Les premiers qui se sont présentés étaient un couple de Portland, Maine, qui avaient déménagé dans le Connecticut pour des raisons d'ordre professionnel. Je leur ai fait visiter les lieux un soir en sortant du travail, et ils ont été ravis de voir que la maison comblait leurs attentes :

« Miss Berringsford, je pense que nous allons signer avec monsieur Clarke. Nous avons encore deux maisons à voir, mais celle-là est la meilleure que nous ayons vu à ce jour.

— Vous m'en direz des nouvelles si vous la prenez. Le quartier est calme, et vous avez un centre commercial à dix minutes à pied d'ici. Depuis que nous sommes propriétaires, nous n'avons aucun problème. Nous sommes là depuis quinze ans, et je peux vous dire qu'il n'y a que des gens bien dans le voisinage.

— C'est quand même étonnant que vous habitiez ici miss Berringsford. En travaillant à New York City, vous seriez mieux à Yonkers ou sur Long Island, par exemple.

— C'est parce que mon époux qui a le siège social de son entreprise à Hartford miss Seversky, c'était plus pratique pour lui. Et j'ai eu celui de mon entreprise dans la même ville avant de le déplacer à New York City pour des raisons pratiques, les cabinets d'études en génie civil avec lesquels je travaille sont dans Manhattan. Par contre, vous qui m'avez dit vous occuper d'horticulture, je me dois de vous montrer un petit quelque chose qui embête beaucoup monsieur Clarke. C'est dehors, devant la maison, du côté de la rue. »

Les précédents occupants des lieux n'avaient pas été tout à fait soigneux jusqu'au bout, et ils avaient dégradé la pelouse avant de partir. J'ai montré l'étendue des dégâts à monsieur et madame Seversky, qui ont été dubitatifs quand à la solution à ce problème :

« Je ne sais pas comment les précédents locataires ont pu faire ça, mais ce rond d'herbe brûlée sur la pelouse devant la maison est extrêmement disgracieux. Il fait bien cent pieds de diamètre et il est placé au pire endroit possible, juste devant l'entrée. Il est en plein sur le gazon planté devant la maison, je me demande comment les précédents locataires n'ont pas eu l'idée de mettre l'appareil qui a fait ça sur le parvis en pierres devant le garage, par exemple. J'ai déjà vu la même chose avec des barbecues mal installés mais là, je ne comprend pas comment on peut arriver à brûler une telle surface. Et surtout avec quoi ! »

* * *

CC Olivier GABIN – 2011 – Version 1.0

Cette œuvre de fiction est couverte par les dispositions de la licence Creative Commons :

CC – BY – NC – ND

*Les conditions légales de la licence applicables à cette œuvre
sont disponibles à cette adresse :*

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>